

Sidoni

JOCRISSE SUICIDÉ,

DRAME TRAGI-COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR MM. SIDONY ET SERVIÈRES.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés Montansier, le lundi 16 Pluviôse an XII (5 Février 1804.)

A PARIS,

Chez Mme MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, N°. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES. ACTEURS.

JOCRISSE, frippier-brocanteur. . . . . . *Brunet*

DUHAZARD, associé de Jocrisse, amant de Manon. . . . . *Guibert*

LA FÉRULE, précepteur de Jocrisse et de son fils. . . : . . . : . . *Sidony*

Mad. JOCRISSE, sous le nom d'Ursule. . . . . *Mad. Drouvill*

MANON, sœur d'Ursule. . . *Mad. Grangé cadett*

COCO, fils de Jocrisse, 6 à 7 ans. . . . . *Mlle Hugo*

La Scène se passe à Paris, chez Jocrisse.



JOCRISSE SUICIDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUHAZARD, MANON.

MANON.

Vous avez beau dire, monsieur Duhazard, je suis sûre que Jocrisse a quelque chose qui le tracasse.

DUHAZARD.

Que voulez-vous donc qu'il ait ? son commerce de fripperie va, que c'est une bénédiction ; son saint-frusquin s'augmente de jour en jour ; sa femme et son fils l'aiment, nous l'aimons tous. Il serait bien difficile, s'il ne se trouvait pas heureux, comme un petit coq en pâte.

MANON.

Eh bien, y n'l'est pas et j'en réponds ; du moment qu'il a eu pris le goût des romans et de la lecture des tragédies, c'na pus été l'même homme ; comme aussi, depuis que monsieur la Férule, le précepteur de son fils Coco, et le sien, est dans la maison....

DUHAZARD.

Eh bien ! est-ce qu'y aurait de la jalousie sous jeu ?

MANON.

V'la le fin mot, mais vous ne l'avez pas encore vu, c'est quand sa jalousie le possède, qu'il vous prend un air sérieux, un ton de tragédie, qu'il vous ferait peur si on ne le connaissait pas ; c'te maladie-là a presque remplacé c'te gaucherie qu'on l'y reprochait autrefois. Mais quant à sa jalousie, Ursule est la vertu même.

MANON.

Jocrisse le sait bien, mais ça n'empêche pas que le précepteur l'offusque terriblement.

DUHAZARD.

Il est vrai que ce petit monsieur là, avec son air de n'y pas toucher, est ben fait pour inspirer des craintes, mais c'n'est pas à madame Jocrisse qu'il en veut.

MANON.

Et à qui donc ?

DUHAZARD.

A vous, mam'zelle Manon, je l'ons reluqué une fois, qui vous faisait la bouche en cœur et l'œil de carpe, et si ça lui arrive encore, il verra.

MANON.

Toujours jaloux ; eh ben ! je gagerais qu'y n'pense pas pus à moi qu'à la reine de Congo.

DUHAZARD.

Tant mieux pour lui ; car morbleu....

MANON.

Ecoutez, je vous ai promis de vous épouser, c'est vrai, mais je vous promets aussi que si vous ne changez pas, il ne faudra pas compter sur moi, d'abord et d'un.

DUHAZARD.

Quoi ! cruelle Manon ! vous auriez le courage !....

MANON, *riant.*

Voyez donc le grand courage qu'il faudrait pour renoncer à Monsieur !...

DUHAZARD.

O sexe perfide !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, COCO.

JOCRISSE, *en entrant, à Coco.*

VOYEZ-VOUS comme vous êtes, monsieur Coco, vous faites toujours des bêtises : ah ! qu'vous êtes gauche pour votre âge, vous n'avez qu'à continuer comm'ça ; vous nous ferez une bonne maison.

COCO, *pleurant.*

Le paquet était trop lourd, est-ce que c'est-t'y ma faute à moi ; là !

JOCRISSE, *le contrefaisant*

Est-ce que c'est'ty ma faute à moi, là. Ah ! qu'c'est jugulant.

DUHAZARD.

Allons, mon homme, ne gronde pas c't'enfant, il ne l'a pas fait exprès.

COCO, *pleurant.*

Sûrement, mais papa est toujours farce comme ça ; y me donne un paquet pus gros et pus lourd que moi à porter et y voudrait que....

JOCRISSE.

Allons, taisez-vous, monsieur, et ne pleurnichez plus,

qu'ça soie fini ; c'est que vois-tu, nous serions bientôt dans la crette, si tu jettais tous les jours nos marchandises dans la boue.... allons, qu'on baise papa. *(Il l'embrasse et lui essuye les yeux.)* Va-t-en jouer, et dis à ta mère qu'elle vienne voir ce que je viens d'acheter.

DUHAZARD.

Tu lui diras aussi d'apporter mon emplette d'à ce matin, entends-tu ?

COCO.

Oui, oui, je vas z'y dire.

MANON.

Et moi, j'vas achever de repasser mon linge.

(Elle sort avec Coco.)

SCÈNE III.

DUHAZARD, JOCRISSE.

JOCRISSE.

QU'ES'QU'T'AS donc acheté de si beau ?

DUHAZARD.

Une cuisinière et une jardinière.

JOCRISSE.

Comment ! une cuisinière et une jardinière, qu'est-ce que tu nous chantes donc là, toi.

DUHAZARD.

Ah ! j'sais ben qu'ça ne s'accorde pas trop avec notre partie ; mais c'est le bon marché qui me les a fait prendre.

JOCRISSE.

Il est fou, et qu'esqu'tu veux qu'j'en fasse moi ?

DUHAZARD.

Ecoutes donc, ça n'mange pas de pain ça ; nous les mettrons dans le magasin, et nous tâcherons de les vendre à queuqu'amateur.... D'ailleurs, la cuisinière est neuve, si on ne s'en défait pas tout de suite, elle nous servira quand on en aura besoin ; pour la jardinière, c'est bien commode et bien agréable, l'été surtout ; oh ! t'en sera content ; j'dois pourtant te prévenir, qu'elle a un pied cassé, mais ce n'est rien qu'ça.

JOCRISSE.

Ah ! ça dis donc, quelle drôle de breloque viens-tu me battre là, avec ta cuisinière, qui sert au besoin ; et qui ne mange pas, et ta jardinière qu'a le pied cassé, qu'eu godan qu'c'est-çà ?

DUHAZARD.

C'ny a pas de godan, j'ai eu les deux pour dix-huit francs; encore la personne cheux qui c'qu'était la jardinière, lui a laissée la terre qu'elle avait, ainsi que quelques basilics et deux ou trois grenadiers.

JOCRISSE, *à part.*

Allons, v'la qu'y prend ma maison pour un corps de garde, à c't'heure.

DUHAZARD.

Mais tu ne sais pas, il m'est arrivé, en venant, un petit accident.

JOCRISSE.

Quoi donc?

DUHAZARD.

J'tenais la cuisinière sous un bras, la jardinière de l'autre; v'la t'y pas qu'eu courant, la cuisinière a accroché le mantelet d'une dame qui s'est fâchée; le monsieur qui lui donnait le bras s'en est mêlé, comme de raison, il a empogné la cuisinière, l'a jetée par terre et a marché dessus. Je l'ai relevée tout de suite, et elle en a été quitte pour quelques bosses; elle était un peu crottée, mais je l'ai nétoyée, et quand on l'aura un peu rebattue, y n'y paraîtra pas; c'qui m'fâche, seulement, c'est que nous avons perdu un grenadier dans cette affaire-là.

JOCRISSE.

Pauvre cher homme!

DUHAZARD.

Oh! mon dieu oui, et quand il est tombé, j'ai été pour le relever, mais, j'ai vû qu'il était mort, et j'l'ai laissé sur la place.

JOCRISSE, *attendri.*

Ah! dieux!....

DUHAZARD.

Tiens, v'la mame Jocrisse qui les amène.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; MAD. JOCRISSE *apportant, avec Manon, une cuisinière en fer-blanc, et un meuble, connu sous le nom de jardinière.*

URSULE.

TENEZ, monsieur Duhazard, v'là vot'achat, on s'en défera quand on pourra.

JOCRISSE.

Ah ! ça mais pas de bêtise, c'est ça que tu appelles une cuisinière et une jardinière ; pardine, je crois ben qu'ça ne mange pas. Je l'ai fièrement gobé, tout d'même.

URSULE

Ah ! ça, mon homme, ne pensons plus aux affaires : c'est aujourd'hui l'anniversaire de not'mariage, nous ne devons songer qu'au plaisir. J'viens d'fermer la boutique, par ainsi, j'pourrons rire et chanter tout à votre aise.

JOCRISSE, *sérieux.*

Ursule, j'aurais, à l'encontre de c't'époque-là, queuque-chose, à te dire en particulier, et dedans la solitude d'un tête-à-tête.

DUHAZARD.

Eh ben ! en c'cas, j'allons vous laisser jâzer tout à votre aise ; v'nez-vous, mam'zelle Manon ?

MANON.

J'm'en vas, mais pas avec vous, vous me feriez enrager, comme à vot'ordinaire.

COCO.

Maman, monsieur la Férule viendra-t-il aujourd'hui me donner ma leçon ?

URSULE.

Certainement, monsieur, et quand il descendra, vous lui direz qu'il vienne vous faire lire dans c'te chambre-ci.

JOCRISSE, *à part.*

Ah ! voilà la scie, encore la scie, toujours la scie.

(Coco, Duhazard et Manon sortent.)

SCÈNE V.

URSULE, JOCRISSE.

JOCRISSE.

Ursule, nous voici à l'anniversaire d'un hyménée formé de dessous les auspices d'une tendresse conjugale, unanime et réciproque ; c'est-là le cas, j'dis, de r'entamer un certain gâteau.... mais je te dirai aussi, très-sérieusement, qu'il y a dans ce gâteau-là une certaine tranche que je ne prétends pas gober.

URSULE.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

JOCRISSE.

Ne coupes pas encore, et laisse-moi finir ; il y a aujourd'hui six ans, que l'amour de concert avec le gros lot, nous ont percipités dans les bras l'un de l'autre ; pendant cinq ans, sept mois et deux semaines, j'ai été à côté de toi un mari, je peux dire heureux, ça c'est vrai, sans reproche, j'dis tu le sais ; en un instant, tout c'bonheur là a été flambé. J'ai été, en propre mot, le jobard de ma tendresse pour toi et pour le fruit de nos amours, je me suis blousé, j'ai été fait d'amitié, en confiant l'agriculture de c'te jeune plante, à qui ?.... à qui ? à un homme qui !.... Ah ! dieu ! dieu !... (*il recule d'effroi.*) Dieu de dieu ! jussete dieu.

URSULE.

Allons, v'la que tu vas encore me tarabuster sur le compte du percepteur.

JOCRISSE.

Eh ! quel est le plus tarabusté de nous deux ? écoute, il faut que c'te nuit soie le dernier jour de mon tourment, not' fête d'aujourd'hui ne doit pas se sentir de tout ça ; mais demain, il faut qu'il détale, c'est fini.

URSULE.

Eh ben ! sois tranquille, dès aujourd'hui il aura son sac.

JOCRISSE, *après un moment de réflexion.*

Avec tout ça, c'pendant, si j'ai la tête un peu meublée, maintenant, c'est à lui que je dois ça, ce n'est que depuis que j'sais lire, que j'ai lû tous ces romans et ces drames, dont il m'a donné le goût, que j'en ai diantrement profité. Quant à Coco, c't'enfant-là, avec lui, fait tout ce qu'y veut,

veut ; il vous a déjà une écriture bâtarde qu'est rondement coulée ; faudrait voir ses progrès, pour les croire.

URSULE.

Ça, c'est vrai ; et c't'innocente créature va être immolée dans son éducation, à l'injustice et la jalousie d'un époux, qui est son père.

JOCRISSE.

T'as raison, ma femme, tu réveille dans l'intérieur d'un époux la nature étouffée par les soupçons d'un cœur trop facétieux, sur c't'article délicat. Allons, pardonne-moi, qu'ça soie fini, ne dis rien à la Férule, qu'il reste et qu'il ne soie plus question de tout ça.

URSULE.

Tu dis ça, vois-tu, mais j'te connais, ça sera toujours à recommencer.

JOCRISSE.

J'te dis que non, et pour preuve de ça, c'est que j'vas me pomponner pour not' fête, et en même-temps j'habillerai Coco, tout neuf, des pieds à la tête, parce que tu ne sais pas, je lui ai fait faire un petit habit à sa taille ; qu'il sera gentil comme un petit loup-loup, Coco. Ça va t'étonner, quand tu le verras ; tu ne t'attends pas à ça, toi.

URSULE.

Ça ne me surprend pas, t'ès bon père, t'ès bon mari, et à ta frénésie près, nous serions le plus heureux des ménages.

JOCRISSE.

Ne parles pus d'ça, je m'guérirai, je te dis, je te le jure, par....

URSULE.

Ne jures pas, et embrasses-moi.

JOCRISSE, *l'embrasse, et se relevant avec onction.*

Ah ! j'ai trop été prompt, traitre, et trop tendre époux,
Je te crus cruelle, ah ! prends ton ton de courroux,
Et ceci sans cesser, si ce soupçon sensible,
Encor atteind ce cœur.... Dieux ! j'en suis t'incapable.

V'lan, et je dis que j'vas tranquillement nous habiller là dessus. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

URSULE, LA FÉRULE, *il est entré un peu avant la sortie de Jocrisse.*

LA FÉRULE, *à part.*

LA voilà seule, profitons de ce moment, pour hazarder, s'il se peut, une déclaration.

URSULE, *à part.*

V'là monsieur la Férule! Qu'est qu'y dit donc-là tout bas ?

LA FÉRULE.

Madame, je vous présente bien le bon jour; comment à l'ouvrage aujourd'hui cela m'étonne. Ah! j'avoue que je ne connais pas de ménage qui puisse, à plus juste titre, célébrer une époque aussi fortunée. Me permettez-vous d'être pour quelque chose dans le plaisir qui se prépare ?

URSULE, *avec embarras.*

N'êtes-vous pas l'ami de la maison, monsieur la Férule ?

LA FÉRULE.

C'est un bonheur, d'autant plus grand pour moi, qu'il me met à même d'acquérir de nouveaux droits sur vos sentimens, et j'avoue que je ne puis me rendre compte de tous ceux que m'inspire votre aimable enfant, sans en trouver la première cause dans les yeux de sa mère.

URSULE.

Je ne comprends pas tout à fait ce que vous me dites-là; mais j'vois ben que c'est la galantise.

LA FÉRULE.

De la galanterie, point du tout; c'est par le langage de la vérité que votre heureux époux parvint à vous plaire; il suffit de vous voir, pour envier son bonheur, et trouver des charmes à suivre la route qu'il a tracée.

URSULE.

Ma foi, monsieur la Férule, si mon mari m'avait parlé vot' langage, nous ne nous serions jamais entendus, et par ainsi, il se serait, tout le premier écarté de sa route; vous, pour rester dans la vôtre, parlez-moi de mon petit Coco.

LA FÉRULE, *à part.*

Ah! diable, ce n'est pas-là tout mon compte.

URSULE.

Vous m'avez promis hier, de lui faire réciter queuqu'chose devant tout le monde.

LA FÉRULE.

Je tiendrai ma parole, et si vous le permettez, je vais essayer de faire ici quelques couplets.

(*Il s'assied à une table.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, COCO, *habillé.*

COCO.

Maman, maman, vois-tu, comme je suis beau.

URSULE.

As-tu ben remercié ton papa? l'as-tu ben caressé?

COCO.

Oh! oui! maman.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MANON, DUHAZARD, *la suivant.*

MANON.

Il fait trop chaud là dedans, j'vas finir ici le reste de ma besogne; ça ne sera pas long.

DUHAZARD.

Laissez donc, il fait bien plus chaud pour vous ici; qu'c'est malin! n'est-ce pas, que vot' fer ne se r'froidira pas si vîte auprès de ce feu-là. (*Montrant la Férule.*) Comme c'est fin!

MANON.

Trouvez-vous ça fin? allez donc, je repasse aujourd'hui, vous repasserez demain, monsieur Duhazard.

URSULE.

Je ne sais pas comment ça finira, mais Duhazard et Manon sont toujours en dispute.

MANON.

Oh! ma foi, je crois que ça finira comme ça a commencé.

URSULE.

Mais tu as tort, ma sœur, Duhazard t'aime, et c'est un bon enfant.

MANON.

Duhazard, rien que ce nom-là, vois-tu, nous ferait faire mauvais ménage.

DUHAZARD.

Ah j'entends, il vous faut du neuf. S'il n'y avait que cela, Duhazard n'est pas mon nom, c'est un nom de guerre que j'ai pris en entrant dans la friperie; quand vous voudrez, je reprendrai mon vrai nom de famille, Roch, Hustache, Luc Bichon.

MANON.

Là-dessus, si j'ai un conseil à vous donner, c'est ben de faire comme vous voudrez; tout ça m'est ben inférieur.

DUHAZARD.

Je le sais bien, cruelle, vot' âme n'est pas si blanche que ce linge-là, et je gagerais qu'il y a cent fois plus de replis dans vot' cœur, que dans tout ce paquet. Ah! en parlant de paquet, pourquoi ce que je n'ai pas la force de vous donner le vôtre, et d'où vient ce que mon lâche cœur n'a pas celui de vous lâcher d'un cran.

URSULE.

Taisez-vous donc, vous empêchez monsieur la Férule de composer.

LA FÉRULE.

J'ai fini. Deux couplets suffiront, je crois; je vais vous les chanter, en attendant le compliment que je ferai pour souper, et que votre fils lira à table.

(Il se met entre Ursule et Coco.)

Air : *L'amour aura soin de t'instruire.*

Quand du plus fortuné ménage,
Je dois peindre ici le tableau;
La moitié d'un si digne ouvrage,
Fixe mon cœur et le pinceau;
Mais pour animer ma peinture,
Baissons, soulevons, tour-à-tour,
Le voile heureux de la nature,
Et laissons respirer l'amour.
Sous le voile, etc.
Ah! laissons, etc.

(Prenant Coco dans ses bras.)

Cet enfant vous doit la naissance,
L'esprit encor va l'animer,
Que par vous, la reconnaissance,
Sont dans le doux plaisir d'aimer,

Oui, le cœur seul doit reconnaître,
Le soin qui m'occupe en ce jour,
C'est de former un nouvel être,
Qui nous doive un nouvel amour.

URSULE.

V'là des couplets qui feront furieusement de plaisir à mon mari.

LA FÉRULE.

C'est à vous seule que je désire qu'ils plaisent, charmante Ursule, et si j'osais en demander le prix....

URSULE.

Parlez, qu'est-ce qu'y vous faut pour ça?
(Elle fouille à sa poche.)

LA FÉRULE.

Un baiser....

URSULE.

Ah! de tout mon cœur, prenez, ça vaut ben ça.
(La Férule l'embrasse.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, *qui est entré sur la fin de la scène précédente.*

JOCRISSE.

NON j'dis, ne vous gênez pas. *(à Ursule.)* Voilà donc ce que vous m'avez promis, il n'y a pas pus d'un quart-d'heure; c'est donc-là, le chapeau que vous voulez me donner, pendant que je m'habille *(Gravement.)* Coco, allez voir là dedans si j'y suis; Manon, vous repasserez plus tard, filez; Duhazard, laissez-nous: la Férule, restez; vous, ma femme, écoutez. *(A la Férule)* Quant à vous, répondez. *(A Ursule.)* Donnez-moi ce fauteuil, prenez donc une chaise. *(A la Férule.)* Et vous, ce tabouret.

URSULE.

Qu'est-ce qu'il a donc?
(Duhazard, Manon et Coco sortent; les autres s'asseient.)

SCÈNE X.

JOCRISSE, URSULE, LA FÉRULE.

JOCRISSE.

LORSQUE je vous pris, il y a ben six mois.... l'avez-vous oublié ?

LA FÉRULE.

Monsieur....

JOCRISSE, *furieux.*

L'avez-vous oublié ?

LA FÉRULE.

Non, monsieur.

JOCRISSE.

Ah ! vous ne l'avez pas oublié ? eh bien, c'est égal, je m'en vas vous le rappeler. Vous sortiez de Pantin, vous étiez percepteur chez un maître d'école, où vous ne mangiez pas tous les jours à gogo, et vous n'aviez qu'un habit déchiré, la veste et la culotte pareilles ; votre sœur Chicorée, fruitière de la rue au Lard, vous proposit à moi ; j'en jase avec ma femme, elle me dit à ça tout plein de choses, berlique, berloque.... c'est ci.... c'est ça, patati, patata, je ne répondis à tout ça qu'un mot, que c'était égal ; enfin, après tant de débats, (dont on ferait un journal), mon intérêt, Coco, l'humanité, tout ça l'emporte ; en un mot, je vous prends. Je rends grâce à tous les soins que mon fils reçoit de vous ; il en a profité, moi zaussi, ça se voit ; mais vous, au bout d'un mois, qui vous aurait reconnu ? vous avez oublié dans quelle panne alors.... Ah ! oui, vous étiez frais, et parce que vous v'là un petit brin recallé, vous v'nez profiter de ça pour séduire ma femme, vous venez lui en conter, vous ! pour qui ce que vous me comptez, moi ? dites-moi le, dites-moi le ; répondez, parce qu'enfin, que ça soie fini ou non, faut pourtant que ça finisse.

LA FÉRULE.

Monsieur Jocrisse, croyez que votre épouse, digne toujours de vous.

JOCRISSE.

Digne de moi ! indigne !

LA FÉRULE.

Ecoutez-moi, de grâce.

JOCRISSE.

Non, ç'en est assez, sortez.

LA FÉRULE.

Croyez que de mes jours.

JOCRISSE.

Laissez-nous. (*Bas, à la Férule, au coin du théâtre.*) Vous êtes un ingrat, vous le futes toujours. (*Haut.*) J'étais ben aise de vous dire ça tout haut devant elle.

LA FÉRULE.

Madame....

JOCRISSE.

Vous ôsez devant moi !.... Sortez, je crois voir le diable en vous voyant.

LA FÉRULE.

Vous avez bien des bontés pour moi; je ne puis en ce moment les reconnaître que par mon éloignement, mon respect et mon silence ; et je sors.

SCÈNE XI.

JOCRISSE, URSULE.

(*Jocrisse arpente le théâtre tragiquement.*)

URSULE.

ACT'HEURE que le v'là sorti, y faut que je te parle; t'as, j'crois, le diable dans la tête : quoi, parce qu'il me chante une chanson, v'là le train que tu nous fais.

JOCRISSE.

Ne cherchez point à vous justicier, j'en ai trop vu.

URSULE.

Parce qu'il m'a embrassée, voyez le grand miracle !

JOCRISSE.

Laissez-moi, madame Jocrisse, retirez-vous.

URSULE.

Mais non, mon ami, je veux te dire....

JOCRISSE.

Je n'écoute rien, laissez un époux outragé, se livrer paisiblement à toute la fureur qu'allume dans un cœur glacé, votre conduite inhumainement zhomicide.

URSULE.

Tu t'abuses, j'te dis.

JOCRISSE.

Encore une fois, retirez-vous où je....

URSULE.

Allons, puisque tu le veux ; mais dans c't'état-là.

JOCRISSE.

Ça se passera....

URSULE.

En ce cas, je te laisse. *(Elle sort.)*

SCÈNE XII.

JOCRISSE, *seul.*

Eh bien, en tiens-je ? ah dieux ! pourquoi naquis-je ! pourquoi vécus-je ? quel parti prends-je ? Le divorce ! qui ? moi ! cent mille morts plutôt ; fureur !.... amour !.... vengeance !.... Un traître !.... la perfide ! ah ! leur sang.... dans le mien !.... un poignard ! (*Grande transition.*) Nature !.... hymen, ô crime ! affreux moment !

(*Il tombe sur une chaise, et s'appuyant sur une table, il se relève, fixant les yeux sur un miroir :*)

Ah ! dieux ! combien le chagrin mine,
Ça s'voit-y, à ma mine.
(*Déclamant tristement.*)
Je n'ai pus qu'un instant d'appas trop effacés,
Eh ! qu'importe la mort, quand on est très-passé !

Ah ciel ! je sens que le calme succède à ma fureur ! Eh bien ! tant mieux ; j'ai lu dedans une petite brochure dorée sur tranche, c'te pensée si belle :

Toujours avec sang-froid, on agit froidement,
Mais l'homme avec *sang chaud, pensa* trop chaudement.

Tout ça est bel et bon, mais pourquoi balançai-je ? et sur quoi réfléchis-je ? pour terminer sa triste vie ; il est mille moyens... Que dis-je ? plus de cent.... eh bien ! peux tu être embarrassé, *en choix faible créature.* (*Après un moment de réflexion.*) M'y voilà, je veux qu'on dise après ma mort, son caractère trop chaud et trop bouillant, était semblable au salpêtre qui l'a tué ; oui, cette idée est supérieure et je l'adopte, c'est décidé.... Ah ! trop barbare père et malheureux époux, tu as toute ta vie passé pour un innocent, et tu vas mourir coupable.

Tu vas donc t'immoler ; Jocrisse, que fais-tu ?
Ah ! grands dieux ! que *c'est bas, c'est souiller* la vertu.

Ta femme et ton Coco, qu'est-ce qu'ils vont devenir ?
Mon Ursule, je te laisse du bien, un état, ton Coco....
Il aura, c't'enfant-là, les vertus de son père.

Grande

(Grande transition, et sifflant ce vers.)
Je cite en c't'instant ici, mes vertus, moi, grands dieux !
(Après un silence.)
Allons, Jocrisse, allons.
(Il sort précipitamment.)

SCÈNE XIII.

DUHAZARD, MANON, COCO.

COCO.

MON papa, mon papa ; mais comme il s'enfuit donc !

DUHAZARD.

Suis-le et caresses-le bien fort ; il a l'air d'avoir encore ben du chagrin ; mais c'est donc une épidémie, que cette maladie-là, car il n'a pas de raisons pour être jaloux comme ça. Suis-le donc, Coco.

COCO.

Oh ! non, il a l'air trop en colère, je n'ôse pas. *(A part.)* Et puis, je m'en vas préparer mes fusées et mes pétards, pour le petit feu d'artifice de ce soir. *(Il sort.)*

SCÈNE XIV.

DUHAZARD, MANON.

DUHAZARD.

VOUS voyez, mam'zelle Manon, tout le mal que c't'enragé de précepteur fait dans c'te maison. Ah ! si je ne me retenais, comme je ferais ben d'une pierre deux coups.

MANON.

Comment ?

DUHAZARD.

Comment, c'est que j'l'y paierais en même temps le chagrin qu'il cause à ce pauvre Jocrisse, et le mauvais sang qu'il m'a fait faire, à moi.

MANON.

Il vous a fait faire du mauvais sang, pas possible.

DUHAZARD.

C'est pourtant vrai ; mais c'est ben fini ; il peut ben à présent, vous faire l'œil en coulisse ; c'est-à-dire, vous pouvez putôt écarquiller les vôtres pour lui, ça m'est égal à c't'heure.

MANON.

Décidément, vous ne m'aimez donc pus ?

DUHAZARD.

J'vous ai aimé, ça c'est vrai; mais à présent, mon parti z'est pris.

MANON.

Eh bien, on prendra le sien, voyez donc.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, URSULE, *apportant une lumière, qu'elle pose sur la table.*

URSULE.

Où est mon mari? l'avez-vous vu?

DUHAZARD.

Il est sorti comme j'entrions.

URSULE.

Ecoutez, mes amis, gny a pas à reculer; il faut que ce précepteur-la sorte d'ici: la paix de mon ménage doit trancher par dessus tout.

DUHAZARD.

V'là qu'est parler ça.

URSULE.

Duhazard, c'est vous que je charge de nous en débarrasser.

DUHAZARD.

Soyez tranquille, je réponds du poste.

URSULE.

Mais le pauvre diable n'a pas de quoi s'en aller: tenez v'là dix-huit francs: donnez-lui, qui s'en aille à Pantin, ous que je l'avons pris, et qu'on n'en entende plus parler.

MANON.

Ma pauvre sœur, je reconnais-là ton cœur.

DUHAZARD.

Ah! ah! monsieur le gâcheux, vous allez donc filer; vous ne vous attendiez guères à c'te nouvell-là: eh bien; v'là c'qu'on gagne, à convoitiser le bien d'autrui. Je galoppe pour c't'objet de ma mission, et ne reparaîtrai qu'quand elle aura fait son effet. (*A Manon.*) Ça vous défrise le sentiment ça, mais c'est égal, autant de bâclé. Au revoir, et sans rancune, mam'zelle Manon. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

MANON, URSULE.

URSULE.

TIENS, ma sœur, je suis plus tranquille à c't'heure ; mais ce n'est qu'à souper, que je veux parler d'ça à mon mari, il verra par c'te conduite-là, que ses soupçons étaient injustes, et j'ferons la paix.

MANON.

C'est ben vû ; tiens, le voici : n'faut lui parler de rien, que Duhazard ne soit revenu.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE.

JOCRISSE, *sombrement.*

OUI, c'est fièrement décidé.... mais, v'la ma femme, contraignons-nous.

URSULE.

Eh bien ! mon pauvre Jocrisse, es-tu plus calme ; as-tu reconnu l'injustice de ta jalousie ?

JOCRISSE, *avec intention.*

Oui, oui, et bientôt, j'espère, j'ne penserai plus du tout à ça.

URSULE.

Ah ! que je suis heureuse, tu ne saurais croire le plaisir que tu me fais.

JOCRISSE, *à part.*

Elle ?... tu ne sais pas encor de quoi ce qui retourne.

URSULE.

Ah ! ça, not' monde va arriver, il faut te préparer pour le souper et t'approprier un peu ; not' monde ne peut pas tarder ; à propos, tu ne sais pas, j'ai loué un crin-crin qui viendra z'après le dîner, et je danserons dans l'arrière-boutique jusqu'à minuit.

JOCRISSE, *à part.*

Je n'aurai pas celui d'y être, moi.

MANON.

Mon beau-frère, je vous retiens pour la première contredanse.

JOCRISSE, *à part.*

Oui, prenez garde aux entorses.

MANON.

Vous ne me répondez pas, vous avez l'air encore un petit brin interloqué.

JOCRISSE.

Pour interloqué, ça c'est vrai, je ne me le peux dissimuler; mais dans peu ou saura ma façon de penser, je la dirai de manière que tout le monde l'entendra.

URSULE.

T'as encore un petit reste de la scène de tantôt; mais ce soir tout sera fini, j'ai pris mes mesures pour ça.

JOCRISSE, *froidement.*

Et moi aussi, je n'en ai pas beaucoup de prises, je n'en ai qu'une, (*il prend du tabac.*) Mais elle est bonne.

URSULE.

J'te reponds qu'à souper tu seras pus gai qu'à c't'heure.

JOCRISSE, *à part.*

Plus tranquille, du moins, à souper: quel souper !

URSULE.

J'm'en va voir si not' monde arrive; pendant ce temps-là, tâche d'inventer un petit pas, que tu danseras ce soir, tout seul devant la société. Tu n'es pas de la Saint-Jean, pour ça, on le sait et ça m'f'ra un fier plaisir à moi, toujours.

JOCRISSE.

Oui, c'était mon intention, je m'en vais tâcher de me mettre ça dans la tête.

URSULE.

En ce cas, j'te laissons, tu vas bentôt nous rejoindre, n'est-ce pas ?

JOCRISSE.

Si je ne vous rejoins pas, je vous engage à me rejoindre le plus tard que vous pourrez.

MANON.

Pardine, pour vous, c'est l'affaire d'un moment.

JOCRISSE.

D'un moment ! ça, c'est vrai, quand le plan est bien formé, et il l'est, je l'ai dans ma poche.

URSULE.

Comment ! dans ta poche.

JOCRISSE.

Oui, je vous dis qu'il ne s'agit plus que de me le mettre dans la tête.

URSULE.

Eh ben, tâche que ça aille comme il faut, et que ça soit ben vîte fini, entends-tu : recommence si ça va mal, je serais si fâchée si t'allais manquer.

JOCRISSE, *tragiquement.*

Allez : vous dis-je, allez : j'espère ben que ça ne ratera pas. *(Ursule et Manon sortent.)*

SCÈNE XVIII.

JOCRISSE, *seul.*

Ah ! dieu merci, les voilà dehors et elles sont dedans ; c'est bien là le cas de dire : qu'au bout du fossé la culbute. Ah ! grand dieu ! juste dieu ! quel saut je fais aujourd'hui : ce n'est pas l'embarras, ceux qui me connaissent ne seront pas étonnés de me voir mourir comme ça. (*Regardant le pistolet qu'il a tiré de sa poche.*) Voilà donc ma dernière société, c'est un ami, ça, un véritable ami, et qui ne me manquera pas, celui-là.... ah ! quel ami ! j'ai pris pour ~~n'être pas découvert dans mon entreprise courageuse, une~~ précaution que l'on ne trouvera pas très-jobe, au lieu d'acheter de la poudre et du plomb, chez l'épicier du quartier, j'ai fait emplette, sur le boulevard, de ce paquet de fusées, ces gerbes, ces pétards et ces petits soleils ; et c'est par ce moyen que je vas me mettre dans la cervelle, queuque chose qui n'y était par encore entré.

Pour n'être pas surpris, éteignons la chandelle,

(il la souffle.)

Nous saurons, dans l'instant, faire du feu sans elle.

Ah ! dieu, dieu, juste dieu !...

(*Après avoir défait les fusées pour en extraire la poudre sur une feuille de papier.*)

En est-ce assez, Jocrisse ? est-ce ben une charge, elle est forte : n'importe, bourrons bien.

SCÈNE XIX.

JOCRISSE, COCO.

COCO, *dans le fond.*

PENDANT qu'il n'y a personne, essayons mes pétards. Et voyons s'ils feront bien du bruit.

JOCRISSE.

Tout est prêt, allons, faut en sortir, tout-à-fait, prenons les grands moyens.... Amour ! nature ! vengeance ! fureur ! ces mots-ci sont si bons pour vous monter la tête.... pourquoi les répéter ? je les ai dit tantôt : ah ! plutôt, agissons, prenons le pistolet, armons-le.... qu'elle crampe ! (*se tirant les doigts, armant le pistolet et se le posant sur le front.*) Du courage, Jocrisse, et tes maux sont finis.

Coco fait partir deux ou trois pétards, Jocrisse entend ce bruit, croit s'être tué, tombe à la renverse, évanoui ; tout le monde entre avec de la lumière, la rampe se lève.

SCÈNE XX.

DUHAZARD, MANON, URSULE, JOCRISSE, COCO.

URSULE.

QUEL bruit ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

COCO.

Rien, rien, c'est que j'essaye mes fusées pour mon petit artifice de ce soir.

URSULE, *appercevant Jocrisse.*

Ah ! mon dieu ! Jocrisse ! un pistolet ! ah ! malheureux, qu'a-t-il fait ?

COCO.

Comment ! papa était-là.

DUHAZARD.

Il n'a aucun mal, il dort apparemment ; Jocrisse, Jocrisse. (*On le relève.*)

URSULE.

Mon ami, cher époux !

JOCRISSE, *à demi-voix.*

Qui m'appelle ?

TOUS.

C'est nous, tes amis, ta femme, ton Coco.

JOCRISSE, *sombrement.*

Chut, je suis dans l'éternité.

URSULE.

Reviens à toi, mon ami.

JOCRISSE.

Laissez-moi me promener, dans les Champs-Elysées.

URSULE.

Reconnais-nous.

JOCRISSE.

Où suis-je ? quel froid ! renais-je ? mourus-je ? me tuai-je ? revis-je ? oui, je sens que je revis, mais comment, mon pistolet a parti, cependant.

DUHAZARD.

Non, il n'est pas parti, car le v'la ; vous avez jetée là, l'arme ; et je l'ai ramassée encore tout chargée.

JOCRISSE.

Chargée, qui donc a fait ce bruit ?

COCO.

C'est moi, papa ; c'est mon petit artifice.

URSULE.

Viens m'embrasser, Coco : ah ! que t'as été ben inspiré. Apprends, mon cher Jocrisse, que celui qui causait ta jalousie ne reparaîtra plus ici, et que désormais rien ne troublera plus la tranquillité de not' ménage.

JOCRISSE.

Chère épouse, ah !.... (*Il l'embrasse.*) Voilà tout ce que j'ai à te dire.

DUHAZARD.

J'te réponds qu'y n'aura pas l'envie de revenir ; mais nos amis vont arriver, que rien ne transpire de tout ça.

JOCRISSE.

Tendre amie, tu me restitues le bonheur, mais gardes-en un peu pour toi : Manon t'aime, tu l'aime, soyez unis, et ne nous quittez jamais.

MANON.

J'devrais refuser, pour punir Duhazard de ses soupçons

sur la Férule, à mon égard; mais je ne dois pas vous désobéir; et j'y consens de bon cœur.

DUHAZARD.

Ben parlé, ça, taupez, c'est fini; vous verres qu'en fait d'amour, Duhazard n'est pas neuf.

JOCRISSE.

Quant à moi, je suis corrigé de la manie de mourir. Mais j'éprouve toujours un sentiment.

URSULE.

Ce n'est pus celui de la jalousie.

JOCRISSE.

Je te demande pardon, si fait.

AU PUBLIC.

Vous amuser, voilà ma seule jalousie,
Mais quand je reviens à la vie,
N'allez pas me tuer, hélas!
Je sens que cette fois, je n'en reviendrais pas.

FIN.

